

Le temps suspendu

Il y a quelques jours, nos vies ont changé. Ma famille et moi déjeunions dans le grand jardin qui borde notre maison de ville. Nous rigolions bêtement, mes frères et moi, aux blagues de mon père, tandis que ma mère lançait vers lui un regard empli d'admiration. Nos éclats de rire se perdaient dans l'air frais du Périgord, venant accompagner la mélodie délassante que les oiseaux du jardin n'arrêtaient de siffler. Ma mère se leva pour chercher le dessert dans la cuisine. J'entendais vaguement la radio grésiller un air de jazz depuis l'intérieur de la maison et j'inspirai profondément, profitant de cette belle journée qui commençait à peine. Je pensais à cette après-midi, lorsque j'irai rejoindre mes amis, quand ma mère poussa un cri depuis la porte du jardin. J'entendis un énorme fracas, et le sursaut de mon frère assis à côté de moi. Maman se trouvait à quelques mètres de nous, figée comme une statue, la tarte aux fraises écrasée à ses pieds. Je pu observer une expression d'angoisse caricaturale accrochée à son visage. Une larme perla au coin de son œil et roula lentement de sa joue à son menton pour venir s'écraser sur son débardeur. Mon père se précipita et lui demanda d'un air affolé : « Isabelle, que se passe-t-il ?

-J-je ne vais pas y arriver...

-Dis-nous ce que tu as Maman, supplia Adam, inquiet.

-Les enfants, reprit-elle avec une grande inspiration tremblotante, je viens d'entendre à la radio que nous allons être confinés à la maison pendant un certain temps. Nous ne devons avoir aucun contact avec l'extérieur, vous ne pourrez plus voir vos amis, vous ne retournerez pas à l'école, et il faudra surtout, être très prudent. »

Je ne compris pas tout de suite pourquoi ma mère s'était mise dans cet état à cause d'un confinement.

Les jours qui suivirent furent longs. Il plu sans interruption durant deux semaines, le jardin fut donc inondé. Le bruit incessant des gouttes d'eau contre les volets de ma chambre résonnait dans ma tête, et je ne m'entendais plus penser. Je m'imaginai être avec mes amis, en classe, ou dehors, et cela me manquait terriblement. Mon père était très inquiet, à tel point que nous ne pouvions même plus prendre l'air à la fenêtre sans qu'il ne s'emporte en nous traitant d'inconscients ou d'égoïste. Alors nous n'avons plus eu, mes frères et moi, aucun contact avec l'extérieur. Papa me disait que l'ennemi pouvait être partout, à chaque coin de rue, dans chaque épicerie, qu'il fallait craindre les contacts avec chaque personne que nous croisions.

La peur et l'angoisse malade de mes parents me gagnaient peu à peu, l'anxiété tordait mon ventre. J'avais la terrible impression que je ne sortirai jamais de cette maison. Cette maison, que j'aimais tant il y a quelques semaines, mais que je voulais absolument quitter aujourd'hui. Alors, je me surpris à imaginer le reste de mes jours ici, faisant des allers retours entre ma chambre, la cuisine et le salon, où nous nous retrouvions mes quatre frères et moi pour jouer à toute sorte de jeux de société. Je me surpris à regretter le parfum des fleurs du jardin, ou encore celui du gazon fraîchement tondu. Mes amis me manquaient terriblement, ainsi que le garçon dont j'étais

amoureuse. Et si je ne les revoyais jamais, eux non plus ? Je chassai toutes ces idées de ma tête ; notre confinement n'était que provisoire, nous le savions tous. Tout n'était qu'une question de temps avant que l'ennemi ne soit totalement impuissant.

Les hôpitaux étaient complètement débordés. C'est pour cela que lorsque Maman tomba malade, on ne l'emmena pas chez le médecin. Cela n'était pas grave, nous en étions certains, cependant, nous ne pouvions pas nous empêcher d'être inquiets. Bientôt, Papa fut contaminé. Une question revint alors sans cesse, à chaque repas. Qui irai à l'épicerie au coin de la rue pour acheter à manger ? Mon père y allait une fois par semaine. Il était extrêmement prudent, même si en ces temps, il n'y avait pas grand monde dans notre quartier. Tous nos voisins étaient partis dans leur maison de vacance, ou chez leur famille proche. Mes parents avaient décidé que rester dans notre grande maison était plus sûr, et plus agréable. Mes grands-parents habitaient Paris, où le danger était omniprésent, bien plus qu'à Périgueux. Mon père leur avait proposé de venir chez nous, le temps que tout soit fini, mais ils avaient refusé, par peur de se faire contrôler sur la route. Qui, de mes frères ou de moi, allait devoir sortir dehors ? Gabriel se proposa le premier, mais mon père refusa, le trouvant trop jeune. Il fut finalement convenu qu'Adam irait. J'avais peur pour lui, mais je ne le montrai pas. J'avais peur pour nous tous. Nous fîmes la liste de courses tout les deux. Il nous manquait beaucoup de fruits et légumes, ainsi que de la farine et des œufs, mais la pénurie qui s'abattait sur le pays nous privait de certains aliments indispensables.

« J'irai demain », dit Adam.

Cela faisait à présent plusieurs semaines que je n'étais pas sortie dehors. Il pleuvait toujours autant malgré la saison. Je rêvais à présent de liberté.

Le lendemain, Adam me fit un bisou sur le front et m'adressa un sourire apaisant avant de franchir la porte d'entrée. J'attrapai le journal qui se trouvait sur la table devant moi et commençai à le feuilleter. C'est alors que j'aperçus la liste de course posée sur le meuble de l'entrée. Adam l'avait oubliée. Je savais qu'il était tête en l'air, mais à ce point, je l'ignorais. Je couru jusqu'au portail du jardin pour lui rapporter. J'en profitai pour respirer l'air frais. Il était quelques mètres plus loin dans la rue de droite. « Adam ! », criai-je en regardant autour de moi.

Il continuait son chemin, alors je couru doucement vers lui. J'entendis un moteur au loin derrière moi qui se rapprochait.

« Adam ! » répétai-je en restant vigilante. Il se retourna. Je levai le bras pour lui montrer la liste de courses qu'il avait oublié. La voiture était à présent juste derrière moi. Je ne vis que le regard d'Adam, son air rieur se transformer en panique lorsqu'il leva les yeux vers le véhicule. « Cours ! », cria-t-il.

Je courais aussi vite que possible en regardant Adam à côté de moi. Je pensai à la liberté, aux fleurs du jardin, à mes amis, à la pluie qui tombait sur mes volets. Je pensai au gazon tondu, à mes parents malades, au garçon que j'aimais.

La balle transperça ma poitrine avec violence, et en tombant sur le sol, j'adressai un dernier sourire à mon frère.

Nous étions le 2 juin 1941, et la Gestapo nous avait trouvé.

